

## IL ETAIT UNE FOI ...

(LOIN DU CHRISTIANISME : JUSQU'OU ?)

Il est de grands esprits de notre temps finissant qui, de provenance chrétienne, se sont éloignés du christianisme et de la religion : jusqu'ou ? Michel Deguy, qui a ouvert notre semaine de réflexion, est l'un d'entre eux. Ne se présente-t-il pas lui-même, par le titre de son ouvrage de 2002<sup>1</sup> comme « un homme de peu de foi » (*oligopistos*, comme Jésus le dit à Pierre (*Mat.*, XIV, 31)). Mais « peu » ce n'est pas « rien ». Perdre la foi est une chose ; mais peut-on garder, fût-ce à son insu, « Une fois de rien du tout » ?<sup>2</sup> On aura reconnu le titre du texte de J.-L. Nancy qui accompagne le dernier article publié de Gérard Granel : « Loin de la substance : jusqu'ou ? (Essai sur la kénose ontologique depuis Kant) »<sup>3</sup>. La venue au contact *in extremis* de ces deux auteurs – mais ce n'est pas la première fois – doit être considérée avec précaution du fait que chaque texte met à contribution une notion théologique « déplacée » ou « déconstruite » ; ainsi Gérard Granel sollicite la « kénose », qui apparaît chez Paul<sup>4</sup>, « affectée d'un indice ontologique et non plus théologique », dit-il, alors que J.-L. Nancy, dans sa lecture, use du mot « foi » écrit tantôt avec guillemets tantôt sans, marque d'un travail de réévaluation de cette vertu théologale. On pourrait alors sans doute demander dans quelle mesure Gérard Granel (mais tout aussi bien J.-L. Nancy) reste pris « dans les nervures du christianisme »<sup>5</sup>. Toutefois nous voudrions plus précisément tenter de comprendre quelle(s) possibilité(s) de penser le Monde ou un Monde nous a (ont) été ménagée(s) par le travail de Gérard Granel (et selon une problématique tangente ou un écart serré, par celui de J.-L. Nancy).

Pour prendre la mesure d'un tel enjeu, il nous semble utile de rappeler le parcours de pensée de l'auteur qui nous réunit et d'abord l'originalité de sa position dans les années 70, voire sa « monstruosité », « sans doute moins tératologique que *monstrante* ». J.-L. Nancy a brossé un portrait que nous ne voudrions pas retoucher : « Entre ses caractères singuliers, Gérard Granel présente une singularité plus singulière que d'autres : celle d'être un des très rares philosophes contemporains, sinon le seul, à avoir pendant un temps affirmé son appartenance à la confession et à l'Eglise catholique, tout en pratiquant une philosophie clairement reliée à Heidegger, d'une part, et à Marx, de l'autre ». Et un peu plus loin : « Pendant une période qui ne dépasse pas les années 70, Granel offre la figure singulière d'un heideggerien marxiste et chrétien (et qui pour comble, si j'ose dire, reconnaît tôt dans Derrida “une de ces œuvres qui inscrivent leur époque dans son tracé essentiel”) »<sup>6</sup>. Au programme donc en ce temps-là la destruction et la déconstruction (les deux termes sont employés par Granel) de la métaphysique entendue comme ontothéologie, la critique de l'économie politique et la réforme radicale de l'Eglise. On ne peut esquiver la question du « principe » (mais ce mot lui-même se dérobe s'il est vrai que la déconstruction s'en prend au principiel, à l'*archè* tout en essayant de penser la dimension de l'*archi-*) ou du tenant d'un tel assemblage.

<sup>1</sup> Michel Deguy, *Un homme de peu de foi*, Bayard, 2002. Ce serait une gageure de vouloir même évoquer un auteur aussi généreux en quelques mots. Risquons toutefois ceux-ci empruntés à J.-L. Nancy dans la première note de son texte « « Prière démythifiée », repris dans *La Déclosion (Déconstruction du christianisme, 1)*, Galilée, 2005 : « comment donner sens, ou, plus simplement, comment donner cours – en s'abstenant de faire sens – ... à ces « reliques » (comme Deguy aime à dire, mettant aussitôt en jeu et en émoi le sens d'un terme religieux) que la religion éteinte nous abandonne telles que la prière, la foi, le nom de “Dieu” lui-même et quelques autres témoins d'une irréductibilité de langage ».

<sup>2</sup> J.-L. Nancy, « Une foi de rien du tout », dans *Granel. L'éclat, le combat, l'ouvert*. Textes réunis par J.-L. Nancy et Elisabeth Rigal, Belin, 2001. Repris dans l'ouvrage de Jean-Luc Nancy, *La Déclosion ...*, *op. cit.*

<sup>3</sup> *Études philosophiques*, n°4, Paris, 1999. J.-L. Nancy a inséré cet article dans *La déclosion*. Enfin ce texte de G. Granel est repris dans *Apolis*, T.E.R., 2009 (nous le citerons dans cette édition).

<sup>4</sup> Plus précisément c'est le verbe *kenoun* que l'on trouve en *Phil.*, 2, 7, quand il déclare au sujet du Christ Jésus : « il s'est anéanti lui-même » ou « il s'est dépouillé lui-même » (*heauton ékénôsé ; semetipsum exinanivit*). Ce sont les Pères qui élaboreront la notion de *kenôsis*. Ce terme sera traduit en allemand par Luther *Entäußerung* ; on connaît son avenir chez Hegel.

<sup>5</sup> J.-L. Nancy, *La Déclosion*, p. 207.

<sup>6</sup> *Id.*, p. 89-90. L'article de Gérard Granel sur Derrida, écrit en 1967, « Jacques Derrida et la rature de l'origine » est repris dans *Traditionis Traditio*, Paris, Gallimard, 1972.

Pour garder courage, songeons à la devise de Jules Lagneau que Gérard Granel avait adoptée : « *Clarum per obscurius* ».

La première vague des écrits de Gérard Granel pourrait sembler quelque peu disparate : une thèse consacrée à Husserl (*Le Sens du temps et de la perception chez E. Husserl*), une thèse complémentaire (*L'équivoque ontologique de la pensée kantienne*) et un ensemble d'articles rassemblés dans *Traditionis traditio*<sup>1</sup>, dont certains d'une grande violence polémique, suscités par une situation de « lutte dans l'Église » (et non pas, notons le, « contre »). Quel peut-être le lien entre ces méditations pensantes et cette critique emportée ? La notion même de *Traditio* désigne une réflexion sur la manière dont la pensée doit recevoir sa tradition<sup>2</sup>, prendre la relève de la *translatio studiorum* et entendre les récits de son origine. Chose remarquable : pour exposer cette prudence et ce respect dus par tout penseur, Gérard Granel avance une comparaison entre le philosophe et le « théologien », quand il précise sa propre démarche dans la Préface de son *Kantbuch* : les grandes interprétations philosophiques jouissent d'une « certaine autorité » qui est « bien au-delà de la discussion » ainsi que « les exégèses des Pères grecs ou latins ». « Et la raison est semblable ici et là : de même que les Pères ont une relation particulière à cela même dont tous les textes sacrés portent témoignage (à Dieu même, dans la prière et le *sensus Ecclesiae*)... ; de même, les grands interprètes de la philosophie, qui sont eux-mêmes de grands philosophes, ont un certain rapport vivant et déterminé à cela même dont toute grande philosophie porte témoignage (à l'*ontôs on*), dans la pensée effective et le *sensus Traditionis* »<sup>3</sup>. Au nom de ce dernier, dans un geste heideggerien, Gérard Granel écartera la contrainte académique d'établir une bibliographie de commentateurs pour sa thèse. Par respect pour le premier, en tout cas sans le contester, il en appellera à la « destruction » de la « théologie ».

Reste à bien prendre la mesure de ce combat tel qu'il est engagé dans des textes datés sans doute mais dont les enjeux, portant sur les rapports de l'Église et de la modernité du monde, sont toujours présents et peut-être « devant nous »<sup>4</sup>. La critique pugnace de Gérard Granel s'exprime dans quatre textes regroupés sous le titre « La lutte dans l'Église », dans *Traditionis traditio* : « Le tricentenaire de la mort de Pascal », de 1964 donc contemporain du concile Vatican II (11/10/1962 – 8/12/1965) ; « La destruction de la théologie », en réaction à l'encyclique *Humanae vitae* du pape Paul VI publiée le 25 juillet 1968 au sujet de la régulation des naissances<sup>5</sup> ; un article intitulé « Rapport sur la situation de l'incroyance en France », paru en 1970 dans *Esprit*<sup>6</sup>. En fait, les griefs de Gérard Granel peuvent être rassemblés sous le chef d'accusation d'« absence de tout travail sérieux concernant l'essence et le statut de la philosophie et de la théologie – chacune en elle-même et dans leur rapport »<sup>7</sup>. S'il ne s'agit pas de s'en prendre à l'existence même de l'Église (institution qui reste une originalité du christianisme), il faut mener la contestation contre le magistère, dont la défaite est clairement souhaitée, « en dévoilant que le conflit qui fissure aujourd'hui et partout l'unité catholique a pour lui l'équivoque de la théologie chrétienne, morale ou spéculative, dans son essence même »<sup>8</sup>. On comprend que, par delà la critique ecclésiologique, ce qui est en jeu est une question *théorique*, c'est-à-dire une question de *principe*.

L'équivocité (un des maîtres-mots de Gérard Granel, comme on sait) peut prendre plusieurs figures et brouiller des distinctions nécessaires. Un bref inventaire en est proposé, qui suppose à la fois un

<sup>1</sup> G. Granel, *Le sens du temps et de la perception chez Husserl ; L'équivoque ontologique de la pensée kantienne ; Traditionis Traditio*.

<sup>2</sup> *Traditio* porte plutôt l'idée de « transmission », la « réception » rendrait plutôt le sens de l'hébreu *Kabbala*.

<sup>3</sup> G. Granel, *L'équivoque ontologique de la pensée kantienne*, p. 6.

<sup>4</sup> Il serait facile ici d'évoquer les différences d'« inspiration » de deux revues fondées après le concile de Vatican II : *Concilium*, dont le premier numéro de 1965 s'ouvre par un éditorial signé par K. Rahner, S. J. et E. Schillebeeckx, O. P. et la version française de *Communio*, dont le premier numéro de septembre 1975 commence par deux articles de la plume de H. Urs von Balthazar et de Jean-Luc Marion.

<sup>5</sup> Rappelons que cette année-là, lors du Congrès épiscopal latino-américain qui se tenait à Medellín, Gustavo Gutiérrez avait usé pour la première fois de l'expression « théologie de la libération », reprise comme titre de son essai de 1972 et de son livre de 1974.

<sup>6</sup> Le quatrième texte, « Propositions concrètes pour la lutte », ajouté au « rapport » précédent fut jugé impubliable dans la revue *Esprit*, précisément parce que ses « propositions » étaient trop « concrètes ». On peut le lire dans *Traditionis Traditio*.

<sup>7</sup> G. Granel, *Traditionis traditio*, p. 259.

<sup>8</sup> *Id.*, p. 261.

engagement chrétien, des lectures heideggeriennes et une interprétation de l'appréhension du christianisme par Heidegger. La première tâche serait d'élucider la signification du concept de « nature » dont use une théologie morale catholique et d'évaluer ce que coûta la traduction latine de *physis* par *natura* ; autrement dit de dénouer l'écheveau des héritages grec, judéo-chrétien et latin. Dans la mesure où, par leur étymologie, les mots *physis* et *natura* parlent l'un et l'autre de naissance, peut-être alors serait-il légitime de chercher quelque lumière dans un texte tardif de Gérard Granel (faut-il dire d'un « autre » Granel), dans « La phénoménologie décapitée » qui, avec « Phédon le matin » constitue la dernière partie des *Études*<sup>1</sup>, intitulée « Naître et mourir » : « Nous voici enfin prêts à déterminer ce à quoi nous naissons [...] *Nous naissons donc à l'existence, non à la vie* [...] Nous naissons à l'existence comme à l'interruption de la vie par l'irruption de la forme-monde, comme si elle se “donnait lieu” non pas “en” nous, mais “avec” nous (*comme “nous”*) ». (“Nous” que je propose d'entendre de façon nancyenne, comme pluralité des *singuli*, “tout le monde”). Diverses conséquences s'ensuivent : tout d'abord la pensée du corps bascule, « le corps lui-même est un existential, dans lequel nous n'avons aucunement affaire à du “vivant”. En bref il n'y a pas de “vie humaine” ». Dès lors on comprend qu'une seconde conséquence surgisse, d'ordre éthique celle-là, au sujet de l'interruption de grossesse qui provoque d'ordinaire le désaveu des théologiens catholiques (les voici de retour) qui ont décidé de « respecter » littéralement *ab ovo* le caractère « humain » de la vie embryonnaire. Et G. Granel de conclure avec fougue : « Belle carrière ouverte pour les innombrables Diafoirus des “comités d'éthique”. Belle occasion aussi de se venger de la peur du sexe féminin en terrorisant les femmes par leur ventre, promu de la simple fonction reproductrice de la vie au rang infiniment plus élevé de tabernacle de l'humain ». Toutefois G. Granel ne parle pas des entrailles porteuses du divin dont le fruit peut être béni ; ce qui veut dire que, si ces dernières analyses montrent ce qu'aurait pu ou dû être le niveau d'élévation du questionnement d'*Humanae vitae*, si elles dénoncent là encore la position du magistère, elles ne permettent pas de se prononcer sur la foi.

Il serait donc prudent d'en revenir à *Traditionis traditio* pour rappeler son exigence d'une nouvelle théologie, « dans son sens véritable, c'est-à-dire séparée dans tous ses *théologoumènes* de toute énonciation dans laquelle se reconnaîtrait un *philosophème* »<sup>2</sup>. Le travail d'interprétation de Heidegger à l'égard de son passé métaphysique offre un point d'appui pour instruire deux questions fondamentales : « comment a été rendue possible la superposition du divin judéo-chrétien et du théologique philosophique (c'est-à-dire d'un moment de la structure totale “onto-théo-théologie” qui caractérise essentiellement la métaphysique) depuis la patristique grecque et latine jusqu'à la grande scolastique ? Comment doit se lire, en particulier l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, à laquelle l'Église a accordé et ne cesse d'accorder un privilège de fait qui a la valeur d'un monopole idéologique imposé par la force »<sup>3</sup>. Ces propos de Gérard Granel ont été rédigés il y a près d'un demi-siècle et leur tranchant pourrait sembler émoussé par la pléthore d'ouvrages consacrés à ces questions ; mais, pour rebattues qu'elles puissent paraître, elles insistent toujours. Il faut se demander pourquoi.

Sans vouloir être abrupt, risquons de dire que Gérard Granel et la plupart de ceux – philosophes et théologiens mêlés et quels que soient les tournants réels ou supposés des uns et des autres – qui se sont engouffrés dans les défilés ouverts par ces questions, sont restés pris dans un régime de séparation et/ou de domination sans accéder – ou rarement à un geste de « décloison »<sup>4</sup>. Qu'en est-il en effet de ce rapport entre philosophie et théologie, disait Gérard Granel, maintenant que la pensée est « montée plus haut » ? Et si « le [*sic*] métaphysique est devenu aussi essentiellement trop petit pour la pensée elle-même », la destruction de la métaphysique devrait libérer d'un même geste et la pensée et la formulation de la foi. Ce que veut dire en fait Gérard Granel, c'est que l'affirmation *théologiquement* centrale, que l'homme peut être dit *capax dei*, et ce dans son être même, puisse occuper une place « laissée libre pour la double et conjointe patience de la pensée et de la foi. *Conjointes*, donc, entièrement le long, là aussi d'une « diffé-

<sup>1</sup> G. Granel, *Études*, Paris, Galilée, 1995, p. 151.

<sup>2</sup> *Traditionis traditio*, p. 270.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 270-271. « Comme si nous étions chrétiens à cause de saint Thomas – et non à cause du Christ et des apôtres ». À l'horizon de ces remarques acerbes, l'encyclique *Aeterni patris* publiée par Léon XIII le 4 août 1879, qui relance les études thomistes. Cela dit, le *Doctor Angelicus* n'est peut-être pas aussi *Communis* qu'on pourrait le croire.

<sup>4</sup> Il s'agit bien sûr ici de la notion nancyenne qui donne son titre au premier volume de *La déconstruction du christianisme*.

rence », qui se gagnera donc contre l'indifférence et la surimpression *à la fois* »<sup>1</sup>. Comment entendre le *cum*- de cette con-jonction ?

Si l'entreprise attendue est si ardue, s'il faut remettre si obstinément l'ouvrage sur le métier, c'est qu'on ne peut échapper « simplement à la métaphysique et penser tenter « une sortie » immédiate hors d'elle. « La signification de la pensée de Pascal est précisément *exemplaire* d'un tel état de choses »<sup>2</sup>. Dans son article, plus modéré de ton mais non moins décidé, rédigé à l'occasion du tricentenaire de la mort de Pascal, Gérard Granel présente et analyse l'échec du grand apologiste chrétien. Ce dernier redoute par-dessus tout le danger qui accompagne la *mathesis* des modernes, la confusion du « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob » et du Dieu « des philosophes et des savants », pour le dire dans les termes qui ouvrent quasiment le *Mémorial* (23 novembre 1654). C'est cette hantise de préserver la pensée d'un « Dieu qui se cache » (*Vere tu es Deus absconditus, Isaïe, XLV, 15*) qui l'incline à écrire à Mademoiselle de Roannez (fin octobre 1656) : « [Dieu] est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin il a choisi de demeurer [avec les hommes] dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie ». Ce qui intéresse Gérard Granel, c'est que Pascal, animé par ce désir apologétique, tentera de livrer une « description » de la situation de l'homme dans l'Univers en restant retenu à son insu dans le giron de la métaphysique par les notions mêmes qu'il lui emprunte. Et à un deuxième niveau nous serons attentifs à la stratégie de lecture de Gérard Granel de nouveau à l'œuvre dans ses deux thèses.

Le fragment central des *Pensées*, appelé habituellement : « Les deux infinis » mais dont le titre véritable est « Disproportion de l'homme », se présente comme « le simple langage de la description » qui devrait nous « montrer » simplement l'Univers. Ce texte fameux est organisé en deux parties : une description physique, pourrait-on dire, de la disproportion de l'homme, placé sur un axe entre deux infinis, l'infiniment grand et, l'infiniment petit ; en second lieu une application au rapport de la pensée et de la vérité de ce qui a été dit du rapport de l'homme, pris dans sa grandeur corporelle, aux deux infinités de la nature. Entre ces deux parties, une phrase charnière : « Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature ». L'analogie semble bien formée, sauf à remarquer que les deux infinis ne sont pas ontologiquement de même nature : « si par “en bas” (l'infini de la division), précise Gérard Granel, on arrive au néant, par “en haut” (l'infini de composition) on arrive à l'*omnitudo realitatis*, à l'être comme totalité »<sup>3</sup>. Il est remarquable cependant que, même si l'*omnitudo realitatis* ne peut pas plus que le néant être accomplie par l'imagination, Pascal n'appelle pas « néant » cet autre inconcevable, symétrique du premier. D'où la question d'une redoutable naïveté posée par Gérard Granel : « Pourquoi Pascal appelle-t-il néant l'infiniment petit ? » On recevra une réponse difficile parce que trop simple [*sic*] : « c'est qu'il y a un privilège absolu de ce qui fait l'axe de ces deux infinis, c'est-à-dire le *niveau du perçu actuel* ». Or ce lieu où le discours de Pascal s'installe pour *commencer* n'est pas interrogé : « il s'y *installe* au contraire dès le début. C'est *de là* qu'il déploie son geste apparemment simple et descriptif »<sup>4</sup>. (Cette même position problématique ou ce même « début » sera l'occasion d'une question adressée par Gérard Granel tout aussi bien à Kant, à Hegel et à Husserl ; et tout philosophe sans doute en est passible). La description de Pascal en vient à situer l'homme au milieu des apparences, faute de construire la distinction entre l'ordre ontologique de l'être et de l'apparaître et l'« autre logique », celle du paraître : « Que fera-t-il (l'homme) sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? ».

La première conclusion de Gérard Granel est un constat d'échec pour Pascal : « La distinction de la foi et de la pensée, désirée initialement comme signe et témoignage de la *sanctitas* divine, montre donc à son terme qu'elle a pour sens et pour contenu réels le nihilisme indistinct de l'*homo humanus* ». Mais le plus important est de comprendre ce qui reste à penser et que notre auteur condense ainsi (qu'on nous pardonne cette citation un peu longue) : « L'idée que le paraître n'a pas de “dessous” ou de “dedans”, *sur* quoi il reposerait ou *en* quoi il consisterait, est une idée phénoménologiquement fondamentale, mais elle concerne alors ce que même Kant et même Husserl ne font qu'approcher : une détermination du sens de

<sup>1</sup> *Traditionis traditio*, p. 289.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 242-243.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 246.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 250.

l'être comme paraître (ou comme temporalité), à partir de laquelle il est en effet *possible* que la pensée devienne libre à l'égard de son destin métaphysique, et également libre dans son rapport à la foi »<sup>1</sup>. Toutefois, si l'on parvenait en effet à une nouvelle « cartographie », à un relevé topologique inédit, c'est-à-dire à un « dépassement » de l'onto-théologie par le travail de la pensée *et* à une *théo*-logie en rupture avec une *théo*-logie, comment pourrait-on vivre dans un double horizon (et nous sommes bien conscients de l'étrangeté de cette expression), celui de la Révélation *et* celui de l'Être ? S'agirait-il encore d'une reconduite d'une pensée de la limite ? Trouverait-on des ressources, par delà la conjonction-opposition ou l'enchaînement dialectique, dans un effort pour répondre à un impératif encore balbutiant mais pressant, tel que le formule Jean-Luc Nancy : « Déclare l'une *envers* l'autre philosophie *et* foi, l'une *et* l'autre outrepassant la religion désormais plus que close : éteinte malgré ses cendres réchauffées. Exiger que les Lumières soient menées plus loin : jusqu'au point où l'obscur luit de sa clarté propre »<sup>2</sup>.

La défiance de Gérard Granel envers la religion a toujours été en éveil ; il est même possible d'en préciser l'une des raisons. Dans l'exergue au titre éponyme d'un de ses ouvrages posthumes, *Apolis*, notre tâche présente est ainsi prescrite : « Essayons d'abord de mesurer la disparition du monde. Pour cela il faut écarter ce qui la masque, c'est-à-dire ou bien les religions, ou bien la transcendance d'un vouloir vide (façon de dire : les fascismes) ». On peut comprendre que la religion entretient l'illusion de pouvoir encore parler *Urbi et Orbi*<sup>3</sup> alors qu'il est urgent d'envisager « la fin du sens du monde en tant que la fin du monde du sens »<sup>4</sup>, et d'être encore capable de figurer ou, mieux, de con-figurer l'ensemble des étants comme *omnitudo realitatis*, totalité soutenue par l'action et la présence d'un *Ens entium*. Ou bien – mais les deux approches sont complémentaires – il faut préciser de quelle « disparition » il est ici question : « (le Monde) a disparu aussitôt que je l'ai distribué en une matière et une forme, des parties et un tout, des choses et des qualités, des substances et des actions ». On reconnaîtra là le parcours de Kant qui, selon Gérard Granel, reste pris malgré ses efforts dans la difficulté d'accéder au registre du paraître en deçà de celui de la phénoménalité pensée comme apparence. La disparition du monde, dans ce contexte, n'est pas un défaut d'être, mais l'oubli que le Monde paraît dans son évanouissement.

Ce souci constant d'une phénoménologie du « paraître » peut être considéré comme une clef de la pensée de Gérard Granel ; mais cette clef on la trouvera chez Kant lui-même, dans sa « Lettre à Marcus Herz » (21 février 1772) que Granel aura soin d'insérer (pour une bonne partie) dans sa thèse complémentaire, en annexe, juste après l'introduction. Nous y prélevons quelques formules bien connues et décisives : « j'en étais à concevoir le plan d'une œuvre qui aurait pu s'appeler « Les Limites (*Grenzen*) de la Sensibilité et de la Raison [...] quand je remarquai qu'il me manquait encore quelque chose d'essentiel que j'avais négligé [...] et qui était en effet la clef de tout le mystère (*den Schlüssel zu dem ganzen Geheimnis*), la clef de la métaphysique jusqu'ici encore cachée à elle-même (*der bis dahin sich selbst nach verborgenen Metaphysik ausmacht*). Je m'interrogeais en effet moi-même ainsi : sur quel fond (*auf welche Grund*) repose le rapport de ce qu'on nomme en nous représentation, à l'objet (*beruhet die Beziehung desienigen, was man in uns Vorstellung nennt, auf den Gegenstand*) ». Et un peu plus loin Kant insiste sur l'obscurité (*Dunkelheit*) qui persiste au sujet du pouvoir de notre entendement en ce qui concerne la question de savoir « d'où peut bien lui venir cette concordance (*Einstimmung*) avec les choses elles-mêmes (*Dingen selbst*) »<sup>5</sup>. On peut dire que pour Gérard Granel toute la modernité, de Kant à Husserl, est obsédée par cette double question du « rapport » et de la « con-cordance » (le *Ein-* de *Einstimmung* se retrouve, par exemple, dans *Einbildungskraft*) ; la lecture de Heidegger l'amènera à tenter de penser le « rapport » ou l'« entre » comme lieu « primitif » (pour archi- ou bien pour *ur-*), comme ouverture qui écarte, espace les termes mis en rapport. Et à aventurer un pas de plus « loin de la substance » mais aussi « hors » de Heidegger même.

Dans les termes mêmes de Gérard Granel, l'acquis de l'auteur de *Sein und Zeit* pourrait se résumer ainsi : « Le Monde, plus véritablement l'être-monde du Monde, est certes un existentiel du *Dasein*, et il est certes pour celui-ci la figure du tout, mais il n'est pas son objet : il est son *pragme*. Le genre de tout

<sup>1</sup> *Id.*, p. 255.

<sup>2</sup> J.-L. Nancy, *La décloison*, quatrième de couverture. Nous soulignons.

<sup>3</sup> Il s'agit du titre d'un des chapitres du livre de Jean-Luc Nancy, *La création du monde – ou la mondialisation*, Paris, Galilée, 2002.

<sup>4</sup> Jean-Luc Nancy, *Le sens du Monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 15.

<sup>5</sup> Kant, *Lettre à Marcus Herz*, citée par Gérard Granel dans *L'équivoque ontologique de la pensée kantienne*, p. 36-38. Nous soulignons.

dont il s'agit alors est seulement comparable à ce qu'est pour chacun cette totalité immanquablement manquée qu'il appelle "sa vie", au manque de laquelle il s'agit de "suffire" »<sup>1</sup>. Toutefois, en ce point, s'annonce un « dépassement » possible de Heidegger, quand on envisage pour les « choses » une autre façon d'être, à savoir celle du mode perceptif, plus « primitif » que l'« ustensilité » ou que l'« utilité » pragmatique de l'analytique existentielle. Jean-Luc Nancy pointe avec exactitude cette intention de Gérard Granel : opposer « à ce que je nommerai [...] la norme existentielle du "souci" (une pragmatique du monde) une autre transcendentalité ou existentialité : la perception comprise non comme une pragmatique, mais comme une poïétique du monde »<sup>2</sup>. Ainsi c'est l'art comme perception qui passe outre Heidegger et qui est capable de « nommer la pudeur du monde »<sup>3</sup>. Cette dernière est l'attention au Monde en tant que « le Monde n'a pas de forme, n'étant rien qui soit donné ; il est la *formalité du don* lui-même, ce qui est tout différent », dit Gérard Granel<sup>4</sup>. Cette formalité, commente J.-L. Nancy, devra répondre à la question de savoir comment un monde m'apparaît sans qu'il y ait « de ma part un mouvement d'appropriation du réel », mais « pas davantage, de la part du réel, un mouvement de référence à moi ». Au fond, nous sommes ici aux prises avec ce « rapport » (*Beziehung*) ou cette « concordance (*Einstimmung*) – ou cette absence de l'un comme l'autre – qui, nous l'avons rappelé, intriguait tant Kant.

Il faut alors risquer courageusement, avec Gérard Granel, de dire l'étrange. « Le creux recueille [...] le vu », lieu non localisé mais localisant de tout avoir lieu, que Granel identifie au *Da-* de Heidegger et interprète comme « corps », ce qui ne relève plus de Heidegger. Et J.-L. Nancy souligne le bilan des analyses de Gérard Granel : « Le corps [...] est enfin lui-même le vide ontologique, la vacuité comme ouverture diversifiante du paraître. Le principe du monde est *posé* sur ce vide : rien d'autre ne le dispose »<sup>5</sup>. Or le texte de G. Granel s'achève sur une interdiction (plus qu'une impossibilité, stipule J.-L. Nancy), une brève mais forte exclamation et une question oratoire : « Vouloir savoir quelque chose encore *là-dessus*, c'est vouloir entrer dans le geste créateur de Dieu. Mais quoi ? Si, au contraire, l'invention d'une création divine n'était qu'une fuite de notre part devant ce qu'il y a de terrible dans la finitude pur et simple de l'Être-même ? »<sup>6</sup>.

La foi qui animait les élans protestataires de G. Granel dans les années 70 semblait s'être perdue au sens où l'on dit qu'une rivière se perd, laissant craindre ou espérer des résurgences. Or Jean-Luc Nancy voit un retour ambigu de cette foi dans l'introduction par Gérard Granel du registre théologique dans son propos, plus précisément dans la notion du « geste créateur de Dieu » et dans sa façon d'entendre le « rien » de la « création *ex nihilo* »<sup>7</sup>. Sans doute se trouve ici récusé l'idée du Dieu de la représentation religieuse, qui se soutient comme étant à lui seul sujet et substance du monde. Mais qu'en est-il du Dieu qui se vide lui-même dans l'ouverture du monde ? Ce Dieu de l'exhaustion de toute substance divine, dont la *kénose* est l'emblème n'est pas nécessairement du même coup contesté. D'où le déplacement d'"indice" dont est affectée la kénose et, en conséquence une interrogation sur ce que pourrait être une « kénologie » destituant toute onto-théologie. En quoi le *logos* en serait-il touché ? Ce qui inquiète J.-L. Nancy, si l'on peut ainsi dire, ce sont les contraintes d'écriture auxquelles Gérard Granel se trouve soumis par son exigence même d'une « description » de l'apparition du monde selon le « creux » et « l'irréel "comment" » de tout réel. Les ressources d'une métaphorique du divin ne sont peut-être pas fiables ; certes Gérard Granel écarte les mystères de l'Incarnation et de l'« Incognoscibilité » de Dieu », mais cette précaution n'est-elle pas l'aveu d'une confusion à craindre et suggérant une filiation possible du christianisme à la pensée du vide ontologique ? Mais G. Granel ne s'engage pas dans la voie « d'un paradoxal accomplissement du christianisme dans sa propre exhaustion » ; J.-L. Nancy lui en donne acte dans des termes précis et essentiels : « J'en reste à la distinction claire : ce qui est du monde n'a rien à

<sup>1</sup> Gérard Granel, « Préliminaires pour autre chose » (1978), in *L'époque dénouée*, Paris, Hermann, 2012, p. 146-147.

<sup>2</sup> J.-L. Nancy, *La Déclosion*, op. cit., p. 96.

<sup>3</sup> À notre connaissance la pudeur apparaît liée à la « furtivité » et au « retrait » de l'Être, chez G. Granel. Cf. *Le sens du temps et de la perception*, p. 116, par exemple.

<sup>4</sup> G. Granel, dans « Loin de la substance, jusqu'où ? », in *Apolis*.

<sup>5</sup> J.-L. Nancy, *La décloison*, p. 98.

<sup>6</sup> Souligné par J.-L. Nancy.

<sup>7</sup> J.-L. Nancy ne manque pas de rappeler ses propres difficultés et ses propres analyses présentées dans le chapitre « De la création » dans *La création du Monde*. Précisons qu'il n'y a pas de voie plus sûre que ce motif de la « création *ex nihilo* », constant dans la tradition de l'Occident, pour éloigner de la représentation la pensée du monde. « À condition de s'entendre, cela va de soi », précise-t-il ...

voir avec un dehors du monde, rien à voir avec un “pur esprit” ni avec une “surnature” (et *rien à voir* est ici l’expression juste dans ce texte où tout se concentre autour du voir ou de sa possibilité) ».<sup>1</sup>

Néanmoins Jean-Luc Nancy souligne l’insistance de la présence du « divin » dans les analyses de Gérard Granel, notamment quand ce dernier, à la faveur de l’étymologie, met à jour la métaphore à l’œuvre dans le mot « dieu » : *dies*, la lumière, le cerne comme condition du discernement perceptif, mais aussi *Dies*, pour les Latins, fille du Chaos et déesse mère du Ciel et de la Terre, « c’est-à-dire, enfin, l’ouverture du voir, lui-même en tant que le corps formel ou la *forme-corps* »<sup>2</sup>. D’une façon plutôt déroutante et retenue (« pour ainsi dire »), Gérard Granel déclare que cette divine apérité perceptive, en tant qu’« *aube* du monde »<sup>3</sup>, « cela même qui constitue le champ le plus pur de la pensée », est pour ainsi *posé* sur notre corps »<sup>4</sup>. S’autorisant d’une précédente occurrence de ce participe passé dans la description d’un coucher de soleil puis du « *soir*, sur la terre des champs disparaissants, (d’)une couleur exaltée, comme si elle venait d’être posée »<sup>5</sup>, Jean-Luc Nancy interprète ce « *posé* » comme celui de « la touche d’un pinceau : c’est justement la tache d’un voir qui ouvre une couleur – un “détail”, un “suspens”, une “éclosion” »<sup>6</sup>. L’« aube », le « soir », deux modalités du crépuscule ; entre chien et loup, comme on dit en français, alors que l’on dit de façon très suggestive en hébreu « entre deux soleils » (*ben hashemashot*). Ni Gérard Granel ni Jean-Luc Nancy ne se satisfont plus de la lumière solaire (ou lunaire) de l’évidence de l’Être. Ce dernier l’avait déjà exposé dans son ouvrage *Corpus* : « Nous n’avons pas encore pratiqué le monde de la clarté. Nous en sommes encore à l’ordre solaire, dont le flamboiement souverain n’est pas plus la clarté que ne l’est son vis-à-vis, le gel lunaire. [...] Mais la mise au monde des corps, leur photographie, se fait dans la clarté qui vient *après* la lune et *avant* le soleil. L’aube est le tracé du trait, la présentation du lieu »<sup>7</sup>. Quant à Gérard Granel, on ne saurait oublier son exaltation de la puissance de l’Ombre telle qu’elle jaillit de l’affrontement entre Léonard de Vinci et Alberti, entendons entre l’Ombre et la Perspective : « L’Ombre n’est rien de moins que le nom pour un nouveau sens de l’être (nouveau, c’est-à-dire plus immémorial que le sens régnant qu’il travaille à détruire : la Substance). C’est pourquoi Léonard écrit : “L’ombre est de même nature que tout ce qui existe en général [...] Je parle de l’origine des formes et des qualités, sensibles ou non” (*Trattato*, 92) »<sup>8</sup>. La clarté et l’ombre n’accusent pas les contrastes, elles laissent advenir la modalisation infinie des « comment », l’infini d’un nuancier, les variations innombrables des coloris.

Ce n’est peut-être pas un hasard si Jean-Luc Nancy en vient alors à évoquer la possibilité ou la nécessité de reformuler la question de la « foi ». Il ne saurait s’agir d’une suggestion ou d’un conseil ; imaginons plutôt que nos deux auteurs, attentifs comme ils le sont à la peinture, reçoivent « en partage »<sup>9</sup> et méditent l’aventure picturale de Léonard pour revivifier, sous sa « mathématique », « la fidélité acharnée de la peinture-qui-pense à l’irréalité de l’être »<sup>10</sup>. Cette fidélité, cette foi (*fides*, dit le latin) ou encore cette « fiancée » (celle que l’on engage envers la « fiancée ») est adressée à la « *res* » de l’ir-réal-ité, à la chose (*res*) comme rien. Gérard Granel comme Jean-Luc Nancy se sont attachés à préciser ce « rien » et à le distinguer de la proximité du *nihil* (traduit aussi traditionnellement par « rien »), à ceci près que leurs pensées, aiguillonnées par le même souci, n’ont pas exactement la même démarche.

Ce que dit J.-L. Nancy de la foi, qui « s’expose au non-savoir : non à l’ignorance mais à l’excès sur le savoir »<sup>11</sup>, relève du registre plus général de l’« adoration », « ce geste de la raison décroise »<sup>12</sup> :

<sup>1</sup> *La décroision*, p. 102.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 103.

<sup>3</sup> *Ibid.* Nous soulignons.

<sup>4</sup> « Loin de la substance, jusqu’où ? », p. 19.

<sup>5</sup> *Ibid.* Nous soulignons.

<sup>6</sup> *La déconstruction*, p. 103.

<sup>7</sup> Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Paris, Métailié, 1992, p. 43-44. Une remarque piquante de J.-L. Nancy à propos des pensées solaire et lunaire : « L’une avec l’autre composent le Système Aztèque-Autrichien, qu’on appelle, pour faire vite, Métaphysique ».

<sup>8</sup> Gérard Granel, « Lecture de *L’origine* », in *Études*, p. 128.

<sup>9</sup> Au sens nancyen reconnu et partagé par Gérard Granel ; cf. « Le fond perdu », in *Écrits logiques et politiques*, p. 112.

<sup>10</sup> *Études*, p. 129.

<sup>11</sup> *L’adoration*, p. 90.

<sup>12</sup> *Ibid.*, quatrième de couverture.

« l'adoration n'a pas d'objet et consiste précisément en cela – ne pas avoir d'objet. Ce qui s'entend doublement : ne s'adresser à rien, ne rien avoir en face de soi »<sup>1</sup>. Et afin de se garder de toute tentation nihiliste qui viendrait sanctionner la « mort de Dieu », Jean-Luc Nancy précise : « Nihilisme, en effet, veut dire : faire principe de rien. Mais *ex nihilo* veut dire : défaire tout principe y compris celui du rien. Cela veut dire : vider *rien* (*rem*, la chose) de toute principalité : c'est la création »<sup>2</sup>.

Gérard Granel bien entendu est engagé aussi dans cette déconstruction de l'*archè*. Toutefois comme sa préoccupation première, pourrait-on dire, fut l'insistance du retour de la « substantialisation de l'Être » tout au long de l'histoire de la métaphysique, il s'attache beaucoup à détruire une pensée du monde comme Totalité entendue elle-même comme *Omnitudo realitatis*. Sa réflexion sur la peinture lui permet d'affiner sa contestation de l'idée même de « réalité » ; ainsi la compréhension de l'art du peintre comme restitution, reconstitution, représentation d'une quelconque réalité se trouve condamnée : « Que nul n'entre ici s'il fait des images » est l'interdit que le monde a inscrit en personne sur l'atelier de la peinture et qui formulant non pas son impossibilité mais la loi de son possible, en fait l'art iconoclaste par excellence, le janissaire des pudeurs du visuel ». Est impudique celui qui prétend mettre à nu la nudité du nu, qu'il s'agisse de celle du Monde, de la Vérité ou du corps féminin. Ainsi s'exprime Gérard Granel sur la pudeur : « Or l'innocence d'un acte franc, et d'abord celui du déshabillage [...] a toujours été la seule façon de répondre à la pudeur, dont le plus pudique désir a toujours été d'être connue : non point forcée, mais pour ainsi dire convaincue peu à peu [...] d'avoir enfin trouvé les yeux qui ne se lasseront pas de regarder combien – et de combien de milliers de façons – on *ne peut* la voir (l'avoir). Le « nu féminin » ne prolifère dans la peinture que parce que le corps des femmes est, sous cet aspect, l'emblème du monde »<sup>3</sup>. Dès lors, la question n'est plus celle de la *mimèsis*, le peintre n'a pas à restaurer les apparences en (s')en jouant mais à s'adonner au « seul sujet réel de tout tableau : le di-versement uni-versel du *paraître*, le componement adversatif de tous les « aspects » du Monde, la Bataille *phénoménale* qui se livre (et se retire) dans l'Ombre »<sup>4</sup>. Le tableau désormais, en ce *Quattrocento* de Léonard, manifeste l'amour du monde, « la seule foi de la peinture »<sup>5</sup> (quels que soient les « sujets » ou les « thèmes » des œuvres picturales) ; et il est vrai, ajoute Gérard Granel « qu'il faut choisir entre l'être-à-part de Dieu et l'être-monde du Monde ». Si le peintre pense et peint « l'entre-paraître »<sup>6</sup>, il se dérobe à la tenaille métaphysique de l'être et de l'apparence. La Femme, que la peinture des modernes a « *inventée* », une fois encore est élevée au rang d'emblème de cet amour.

Que ce soit à la faveur d'une réflexion sur la création *ex nihilo* ou d'une méditation sur la lutte entre le paraître et l'apparence, on en vient à la pensée du corps comme ouverture, « le lieu ontologique pur »<sup>7</sup>, et à la répétition par J.-L. Nancy, non sans une ferveur pressante, de la question « comment ? » qui porte sur le rapport à cette ouverture et sur l'accord (le « juste accord » pour user de cette métaphore musicale) au / avec le monde. Jean-Luc Nancy avance le nom de « foi ». Pour suivre au plus loin selon lui Gérard Granel, « jusqu'au bout », il précise : « jusqu'à cette foi de rien du tout, fidélité pensante, au-delà du concept, au « rien de ce Tout primitif » [...] et ainsi foi qui n'est en somme rien – que cet infime extrême touche de pensée posée sur ce rien »<sup>8</sup>. Il serait sans doute vain et présomptueux de vouloir imaginer la suite du dialogue entre G. Granel et J.-L. Nancy qui devait s'interrompre nécessairement trop tôt. – sans pouvoir être mené « au bout » justement. Néanmoins la comparaison proposée par G. Granel du corps à un « rectangle noir » ne reste pas sans évoquer pour nous quelques pistes frayées par J.-L. Nancy pour une nouvelle ontologie, notamment dans *Corpus* (1992), *Être singulier pluriel* (1996) et *À l'écoute* (2002). Si ce « rectangle noir », « sans lieu », sans couleur et sans lumière existe comme « dispatcheur de régions », de lieux, il peut être aussi déploiement de couleurs, de « couleurs locales » ; cette interprétation

<sup>1</sup> *Id.*, p. 109.

<sup>2</sup> *La décloison*, p. 39.

<sup>3</sup> G. Granel, *Études*, p. 104-105. Il faudrait, en lisant ces lignes, reconsidérer sans doute la crise « iconoclaste » qui ébranla l'Empire byzantin et, partant, les notions d'« idole », d'« icône » et d'« image » (pieuse parfois). Et ne pas oublier la Préface de *Par-delà Bien et Mal*, dans laquelle Nietzsche soupçonne que « tous les philosophes, pour autant qu'ils furent dogmatiques, n'entendaient pas grand-chose aux femmes ».

<sup>4</sup> *Études*, p. 133. Nous soulignons.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Le mot est de G. Granel, *id.*, p. 132.

<sup>7</sup> G. Granel, *Apolis*, p. 19.

<sup>8</sup> La formule est de G. Granel, *id.*, p. 9, reprise ici par J.-L. Nancy, *La décloison* p. 104.

que nous avançons est greffée sur le projet d'une « ontologie des corps », telle qu'elle se trouve esquissée dans *Corpus* : « L'ontologie n'est pas encore pensée, en tant que fondamentalement elle est ontologie du corps, du lieu d'existence, ou de l'*existence locale*. ("Local" n'est pas à prendre, ici, au sens de coin de terre [...]) Mais au sens pictural de la *couleur locale* : la vibration, l'intensité singulière [...] d'un événement de peau, ou d'une peau comme lieu d'événement d'existence). (On peut ajouter ceci : la peinture est l'art des corps, parce qu'elle ne connaît que la peau, elle est peau de part en part.) Et un autre nom pour la couleur locale est la *carnation* »<sup>1</sup>. Un tel parcours nous mènerait du « mystère de l'Incarnation » au paraître de la *carnation*.

Cette question de la foi met en jeu toute l'obsédante métaphorique de l'ocularité dans la pensée occidentale ; tout le lexique de la connaissance et de la révélation en est imprégné. C'est dans cet "économie" que le corps est dit "noir", sans doute invisible et aveugle. Mais pourrait-on dire qu'il est atonie et silence « dans » un monde incessamment bruisant ? Si ce corps est en fait le *da* du *Dasein*, il faudrait prendre en compte ces propos de G. Granel parlant du *Dasein* comme lieu « pour orienter la recherche » : « Si du moins par "*Dasein*" on entend (c'est là ce que pour ma part j'entends, lorsque j'approche de mon oreille le *coquillage existentiel*) que de toute part, le réel est apporté par le possible, qu'il lui doit toutes ses tournures, qu'il en est creusé, usé, roulé depuis un temps immémorial lorsque la vague le jette sur notre rive »<sup>2</sup>. Dans le contexte de cette réflexion qui introduit au langage, la beauté de cette description tient à son ambiguïté même : ce qui intéresse G. Granel, c'est à la fois la coquille qui porte, si l'on peut dire, l'effacement des traces des labyrinthes syntaxiques dans lesquels devra se risquer notre langage (« tout notre "être" et tout notre "là" »), mais aussi le vide de la coquille, de la conque, de la coque entrouverte sur le dehors. Il est tentant de dire que ce « rectangle noir » est ouverture au sens d'une chambre d'écho, proposant ainsi, dans la ligne de la recherche de J.-L. Nancy, une approche d'un corps « ir-réel » : « – Écoute ! Qu'est-ce qui résonne ? – C'est un corps sonore. – Mais lequel ? Une corde, un cuivre, ou bien mon propre corps ? – Écoute : c'est une peau tendue sur une chambre d'écho, et qu'un autre frappe ou pince, te faisant résonner, selon ton timbre et à son rythme »<sup>3</sup>. Ce « rectangle noir » invisible est l'apérîté du perceptible et, inaudible lui-même, il peut être dit : « À l'écoute ».

Tenant d'éviter la clôture ou le bornage de toute conclusion, nous souhaitons ménager une échappée suggérée par la mise au contact des pensées de Gérard Granel et de Jean-Luc Nancy et délogée dans les termes de ce dernier : « Adorer s'adresse à ce qui excède toute adresse [...] Peut accepter de ne même pas s'adresser : de ne pouvoir ni viser, ni désigner, ni reconnaître le *dehors* auquel il s'envoie. Peut ne même pas l'identifier comme dehors car cela se passe ici-même, nulle part ailleurs, mais ici grand ouvert. Rien qu'une bouche ouverte, ou bien un œil, une oreille : rien qu'un corps ouvert. De toutes leurs ouvertures, les corps sont dans l'adoration »<sup>4</sup>.

Pierre-Philippe JANDIN

(juillet 2012)

Pierre-Philippe JANDIN est professeur agrégé de philosophie, responsable de séminaire extérieur au Collège international de philosophie, et auteur de : « Jean-Luc Nancy : retracer le politique », Michalon Editions, Le bien commun, 2012. A publié un entretien avec Jean-Luc Nancy : « Jean-Luc Nancy : la possibilité d'un monde. Dialogue avec Pierre-Philippe Jandin. », Les petits Platons, 2013.

<sup>1</sup> J.-L. Nancy, *Corpus*, p. 17.

<sup>2</sup> G. Granel, « Ipse Dasein ? », *Études*, p.33. Nous soulignons.

<sup>3</sup> J.-L. Nancy, *À l'écoute*, Galilée, 2002. Il s'agit tout simplement de la quatrième de couverture.

<sup>4</sup> J.-L. Nancy, *L'adoration*, *op. cit.*, p. 32.